



SCIENCE & MÉDECINE

Fratrie : des liens par-delà les mots

THÉÂTRE

Le rapport à la maladie mentale et le tabou de la mort « in utero » mis en scène

CATHERINE MARY

Que reste-t-il en soi de l'autre, ce frère, cette sœur jumelle, lorsque le lien est rompu par une mort indicible ou par la maladie mentale ? Telle était la question mise en scène par deux créations présentées au laboratoire international de création artistique Les Subsistances, à Lyon, du 26 au 29 novembre, dans le cadre du festival Mode d'emploi, organisé par la Villa Gillet. *Sister*, d'Hélène Mathon, s'inspire d'histoires de fratries marquées par le basculement d'un de ses membres dans la folie ; et *Tu*, d'Olivier Meyrou, de celle du danseur Matias Pilet, marqué par la mort de sa sœur jumelle in utero quelques jours avant sa naissance.

Pour explorer la faille laissée par cette perte, les artistes ont recours au langage. Celui des mots et de la peinture, dans *Sister*, pour raconter la déchirure laissée par la perte d'un frère ; celui du corps pour raconter le fracas laissé par le souvenir du corps mort de la sœur partageant avec le sien l'espace clos de l'utérus, dans le spectacle d'Olivier Meyrou.

Sister commence par de larges traits de peinture noire tracés sur un écran translucide derrière lequel se devine la présence de la peintre Bérengère Vallet. Calligraphie s'inscrivant comme un langage primordial, précédant les mots qui, plus tard, traceront les contours d'une histoire. Puis les traits disparaissent derrière des couches de peinture,

pour former une tache noire. Le comédien entre en scène et le récit commence. « *L'un est la sœur, l'autre le frère, ils se ressemblent tant (...). Ils sont blonds tous les deux. Ils chantent ensemble.* » Sur la tache noire apparaissent au trait blanc les fragiles silhouettes d'une fillette et d'un garçon se tenant dans un jardin, évocation du paradis perdu de l'enfance.

Mais le lien très vite se fissure, « *le frère regarde la terre de très près* » puis « *badi-geonne les murs de terre* ». La sœur, elle, « *décore les murs de sa chambre avec des fleurs* », « *fait l'amour pour la première fois avec le chanteur de son groupe de rock* ». Puis le diagnostic tombe, rendant la rupture inéluctable. Sur l'écran, la scène d'enfance disparaît sous des traces de peinture et la sœur résiste à la folie, « *refuse de prendre des médicaments qui détruisent les mots dans sa bouche* ».

Dans *Tu*, c'est par le froissement du papier sulfurisé que se raconte le fracas du corps. Ce papier que le danseur déchire, ingère et régurgite comme une part encombrante de soi. Puis viennent les mots de la mère, restituant le sens de l'histoire. « *Au monitoring, on n'entendait pas le cœur battre. La sage-femme m'a dit que ta sœur était peut-être cachée derrière toi.* » Les gestes deviennent fluides, des bruits sourds résonnent, le corps semble enfin parvenir à se mouvoir librement dans l'espace.

Une sublimation également à l'œuvre dans *Sister*, où la folie réapparaît sous la forme du monstre furieux et joyeux dont la peinture a rempli l'écran, ultime métamorphose de la scène d'enfance par laquelle devient enfin possible la présence altérée de l'autre. ■

<http://www.les-sub.com>

Sister: spectacle fêlé en mal de scène

par Marie-Christine Vernay 3 DÉCEMBRE 2015



délibéré, prologue

Les Subsistances aiment à brasser des idées, à mêler les genres et les styles. Elles accompagnent de nombreux artistes de différentes disciplines, n'hésitant pas à leur donner carte blanche pour des créations sur des sujets les plus divers, touchant à l'actualité ou à l'intimité. Lors de "Live, la scène des idées", dans le cadre du festival Mode d'Emploi qui vient de s'achever, la metteuse en scène, auteure et comédienne Hélène Mathon proposait, après résidence dans la structure lyonnaise qui produit également le spectacle (lire ci-dessous les interrogations liées à la baisse de subvention des Subsistances), une pièce sur la schizophrénie : *Sister*. Du jamais vu, qui renseigne sur cette maladie souvent tue ou chuchotée, traitée essentiellement du point de vue du corps médical ou universitaire et qui concerne pourtant 1% de la population. À 40 ans, Hélène Mathon, après s'être réveillée couchée au milieu des cailloux de la montagne Sainte-Victoire, est devenue épileptique. Cet événement l'a amenée à élaborer un spectacle auquel elle pensait depuis de nombreuses années, qui parlerait de la maladie mentale, qui laisserait percevoir le monde des "esprits fendus" qui lui est devenu familier. Avec le groupe de recherche théâtral dont elle est à l'origine, La Langue Ecarlate, qui travaille sur les "sans voix", elle a enquêté, recueilli des témoignages auprès de frères et de sœurs de malades mentaux via différentes associations. Elle a transmis ces matériaux à l'auteur et poète belge Eugène Savitzkaya, avec lequel elle avait déjà collaboré. Le texte renversant, dont certains passages relèvent de la poésie sonore, nous met directement en relation avec le malade et son entourage, ne parlant pas de la maladie en tant que telle mais de sa perception à travers la fratrie, pointant non pas le dysfonctionnement de l'un de ses membres mais considérant l'ensemble du système familial et sociétal. *Sister* ouvre des voies, est une plongée vertigineuse dans un monde délirant, trouble, douloureux mais peuplé, avec son trop-plein de bêtes immondes, ses guerres à répétition, ses désertions, ses fleurs qui font tapisserie...

En cela, elle répond à Jean Oury, psychiatre et psychanalyste décédé en 2014 et qui écrivait : *"Depuis longtemps déjà, j'essaie de dire que le trouble majeur de la schizophrénie, c'est un trouble de rythme, une forme particulière de dysrythmie. Mais pour la plupart des gens, ce n'est pas facile d'avoir accès à ça. Il y a des passages à niveau qui sont toujours fermés. Alors, il faut trouver des moyens pour essayer d'y aller. Il y a des 'écrans', des écrans à la représentation, des écrans de la signification. On sait très bien que quand quelque chose n'a pas de signification, on est 'affolé'."* (*Création et schizophrénie*, Paris, éditions Galilée, 1989.) En ce sens, *Sister* calme le jeu ou le réclame afin que l'on approche physiquement et sans a priori les "fendus". Le texte s'inspire de la forme ancienne de la ballade, sans en respecter par exemple la versification, et la ballade titube à force de lésions. Le spectacle démarre dans une lumière blanche, un trou blanc, une page vierge. Ce sont les lumières de Sylvie Garot, qui troublent la perception, y compris plus tard lorsque des spots latéraux alignés clignotent et enferment le comédien.

Tout semble inversé. La plasticienne (la sœur ?) Bérengère Vallet qui peint en direct (une véritable performance), le fait derrière l'écran, la toile blanche. Elle raye la toile de traits noirs jusqu'à ce qu'apparaisse une sorte de cerveau noirci. Quant aux ajouts de couleur, ils dessinent progressivement un monstre marin, celui dans lequel plonge le frère, une grosse baleine bien grasse qui avale le corps du malade pour le protéger des agressions extérieures. *"Mais bientôt, dit le texte, il enverra valdinguer son apothicaire. Il deviendra gros, mangeant à toute heure du jour et de la nuit pour se fabriquer une graisse protectrice, une cuirasse de pachyderme, un scaphandre de sauvetage, une tenue de cachalot, il absorbera des pommes de terre frites et des fritures de poissons, d'abondantes mayonnaises avec des œufs et du citron, du chocolat à n'en plus finir [...]*



© Romain Etienne / Item

Sister: spectacle fêlé en mal de scène

par Marie-Christine Vernay 3 DÉCEMBRE 2015



délibéré, prologue

il évoluera dans les mêmes eaux que la pieuvre géante, à l'aide de sa poche à spermaceti il culbutera les porte-avions des armées de l'air, son pénis deviendra rétractable et ses couilles seront à l'abri, il mangera du requin grande gueule et du calmar (...)."

Au service de ce texte visionnaire, le maigre comédien Hubertus Biermann, là encore à l'inverse de la grosse baleine, est tout simplement géant. Il n'a pas de rôle, il est immergé dans le texte. Ses longs bras n'attrapent rien, son genre n'est ni homme ni femme, il navigue plus qu'il ne touche terre, il fait sa propre fête piétinant des confettis répandus au sol, sa chaîne dorée bringuebalant à sa guise, la chemise rouge soyeuse, puis le marcel épuisé. On ne peut plus juste, comme d'ailleurs la création sonore de Thomas Turine.

Eh bien figurez-vous que le public toulousain ne verra pas ce spectacle, les trois représentations des 3 et 4 décembre ayant été annulées par les Théâtres Sorano-Jules Julien faute de réservations. Hélène Mathon, interloquée, a pris sa plume dans une lettre à l'adresse de madame Janine Macca, directrice par intérim : *"Malgré l'accord de l'ensemble de notre équipe - prête à réduire sa rémunération - et malgré l'accord de la compagnie - prête à modifier son organisation à la dernière minute -, vous n'avez pas non plus souhaité maintenir une de ces trois dates comme nous vous le proposons. Vous avez préféré confirmer une décision inacceptable. En effet, en choisissant d'honorer le contrat qui lie la compagnie à votre structure - le montant de la cession nous sera versé conformément aux modalités d'annulation prévues - vous nous proposez, ni plus ni moins, d'être payés et de ne pas jouer. La situation est inédite. Vous préférez ainsi dépenser l'argent du contribuable sans contrepartie plutôt que de remettre en question votre propre fonctionnement. Je me permets en effet de souligner qu'il est du ressort d'un théâtre de contribuer à remplir sa salle - et de l'équiper techniquement en cohérence - quand on y prévoit une programmation. Cela s'appelle assumer ses choix et cela s'anticipe."* Précisons que les salles des Subsistances étaient pleines.

Marie-Christine Vernay



© Romain Etienne / item

Comment faire avec 450 000 euros en moins ?

Telle est la question que se pose, sans avoir la moindre réponse, l'équipe des Subsistances. La Ville de Lyon a décidé de retirer, dans les trois ans à venir, cette somme qui représente 20% du budget global, soit comme le souligne Cathy Bouvard, directrice déléguée, *"l'équivalent en argent de la production aux artistes"*. Essentiellement lieu de résidence et de création, la structure voit mal comment devenir un lieu de diffusion puisque ça n'a jamais été son objectif et que, qui plus est, les concerts en plein air nuisent au voisinage plutôt boules Quies. L'équipe déjà volontairement réduite ne peut l'être plus. La Région Rhône-Alpes donne quant à elle 300 000 euros. Mais qu'en sera-t-il après les élections ? Le seul espoir reste que le ministère intervienne dans le cadre de son fonds pour les résidences. Alors que ce lieu de recherche qui brasse des publics divers, et notamment jeunes, est une force sans équivalent pour le territoire lyonnais, cette baisse de subvention reste une énigme.

M.-C. V.

Vivre avec la folie mais plus loin

MARINA DA SILVA DIMANCHE, 6 DÉCEMBRE, 2015

Hélène Mathon explore le registre de la maladie mentale à travers la relation entre un frère et une sœur et interroge notre regard sur celui qui est différent.

Comment parler de la schizophrénie au théâtre ? La démarche, rare, d'Hélène Mathon, qui a fait elle-même l'expérience de « la sensation d'être-au-monde-sans-y-être », à la suite d'un épisode d'épilepsie lors de l'ascension de la Montagne Sainte-Victoire, éveille toute l'attention. Avec sa compagnie, La Langue Ecarlate, elle se consacre depuis plusieurs années aux espaces de la différence, à donner la parole aux « sans-voix », à faire entendre le monde des « esprits fendus », de la maladie mentale. Elle commande un texte à l'auteur belge Eugène Savitzkaia à partir de témoignages qu'elle a elle-même recueillis auprès de proches d'handicapés mentaux, et en explorant plus particulièrement la relation entre frères et sœurs. Ce sera *Sister*, un long poème de fiction ancrée dans le réel, dans une langue qui oscille entre lumière et ténèbres, personnel et politique, seul et collectif. *Sister*, c'est le visage de la sœur intimement liée à son frère, d'autant plus que les deux enfants du récit sont jumeaux. Lui est « en miettes, en morceaux flottants, en fragments brisés. Il est en éclats qui se forment et se déforment comme au gré des vents, une fumée que le moindre souffle assemble et défait. Sa charpente elle-même est déconstruite ». C'est Hubertus Biermann qui porte le texte en se frayant un chemin à travers la création musicale de Thomas Turine parfois oppressante, comme pour nous laisser intranquilles. Long et mince, vêtu d'un costume noir qui s'ouvre sur une chemise rouge flamboyante, Biermann n'est plus un jeune homme mais il a un visage sans âge. Tandis qu'en adresse directe au public il déroule ce texte puissant et dérangeant, la peintre, Bérengère Vallet, opère en fond de scène sur une surface en polyane. Elle fait d'abord surgir à gros traits les silhouettes, le visage, les cheveux des deux enfants blonds, dans les méandres d'un cerveau. Puis tout au long de la pièce la toile va évoluer comme dans une vie propre et autonome jusqu'à devenir la composition fantasmagorique d'un oiseau ou d'un poisson et entre en résonance avec l'espace mental de ce frère, qui n'est plus seulement celui de la sœur mais aussi le nôtre. Un frère humain dont on reçoit la souffrance et l'appel de vie. Il est resté seul. La sœur une fois grandie a eu peur et est partie. Il traverse sa guerre intérieure et toutes les autres guerres du monde dont il perçoit les échos et qui l'interpellent dans sa conscience aigüe de l'univers. A cour et à jardin, une dizaine de projecteurs montés sur des tiges évoquent l'interrogatoire et renforcent la gravité du poème. Au plafond, une installation lumière zèbre l'architecture de la scène dont la composition devient une métaphore de l'enfermement.



Photo : Romain Etienne / item

Si l'on est très réceptif à la géographie de ce texte intense et à la construction esthétique du plateau on n'est pas toujours convaincu par le jeu. Hubertus Biermann a la présence et la fragilité qu'il faudrait à ce personnage imaginaire mais vrai mais il n'est pas toujours en phase avec le texte, dont la forme s'inspire de la ballade et alterne des passages en vers et en prose. Un sentiment renforcé lors du final à l'évocation de la confusion mentale, lorsque ce personnage auquel on s'est attaché se bat avec des médicaments qui le détruisent. « Abilify ou yfiliba, c'est du kif, c'est du pareil au même, un antipsychotique psykif, ça ne mange pas de pain, ça se prend aux repas, et alprazolam ou malozarpla, c'est kif-kif, c'est bon ou c'est mauvais, c'est rouge, bleu ou blanc... » Faut-il chercher à représenter l'abîme et la fragmentation dans une agitation corporelle ? Pas sûr que cela n'affaiblisse pas la force du propos.

Créée aux Subsistances de Lyon les 25, 26 et 27 novembre, la pièce devait être jouée à Toulouse au Théâtre Jules Julien, les 3 et 4 décembre mais les représentations ont été annulées à la dernière minute.

Dans une lettre ouverte adressée à la directrice du théâtre Jules Julien Hélène Mathon que l'on peut retrouver en intégralité ici : [la langue ecarlate - lettre ouverte au theatre jules julien.pdf](#), l'artiste interroge : Dois-je vous rappeler, Madame la Directrice, que l'art, comme l'éducation et la santé, ne se pense pas comme une économie rentable et que l'argent qui vous est confié par les Toulousains doit leur revenir sous une forme immatérielle qui s'appelle la poésie ?

Entretiens Théâtre

Schizo dans le texte

Eugène Savitzkaya

Après avoir publié cette année *Fraudeur* (roman) et *À la cyprine* (poèmes) aux Éditions de minuit, Eugène Savitzkaya a répondu à la commande de la metteuse en scène Héléne Mathon avec *Sister* (théâtre), une autre déclinaison de la folie.

Par Jean-Louis Perrier
publié le 3 déc. 2015

En quoi *Sister* est-il un texte de commande ?

« C'est moins un texte commandé par Héléne Mathon qu'un texte de collaboration avec elle. J'ai lu le livre de Wolfson, *Le Schizo et les langues*, et je disposais d'éléments personnels. La schizophrénie ne m'effraie pas du tout. Cette personnalité scindée est un mal de notre époque. Elle pend au nez de tous. Elle émane d'une société composée de cellules familiales malades. J'ai pu la prendre sous un angle détaché et l'aborder avec une certaine sérénité. J'ai croisé quelques schizophrènes dans ma vie et je les considère presque comme des aventuriers du psychisme, comme les héros d'une douloureuse aventure personnelle. Ils parlent un langage déconnecté de la langue de bois, déconnecté de tous les discours politiques, ils font une sorte de proposition au monde...

... ils s'exposent dans une forme de nudité...

« ... oui, ils sont nus, mais manifestent d'abord une certaine forme de résistance. Dans ce monde où la plupart des idéologies ont disparu, il est nécessaire pour l'être humain de trouver une forme de résistance à l'impotence du pouvoir ambiant...

... La vraie maladie ne serait pas du côté du schizophrène, mais du côté du pouvoir ?

« Oui, ça, j'en suis persuadé.

Dans *Sister*, la faille ou la fracture de la schizophrénie passe-t-elle entre le frère et la sœur, entre les deux sexes, les sépare-t-elle ou les unit-elle ?

« Comme ils sont très liés, très proches, dès que l'un est touché, l'autre l'est aussi.

Ils appartiennent à la même maladie.

« La différence est que la sœur doit faire un effort pour rejoindre le monde du frère, un effort presque impossible mais qu'elle entreprend.

Pour en revenir à la genèse du texte, que vous a suggéré Héléne Mathon ?

« Elle m'a raconté l'histoire de proches, m'a apporté des éléments concrets de manières d'être, d'expressions. Qu'est-ce qu'un repli sur soi par exemple ? Un schizophrène a beaucoup de peine à être dans cette société avec ses règles. Il doit se protéger, et pour se protéger, s'éloigner du langage commun et trouver son propre langage.

En ce sens, est-ce que votre écriture n'est pas une manifestation d'une autre « schizophrénie » face au monde...

« Pour progresser en tant qu'écrivain, il faut des ruptures, il faut chercher dans la langue d'autres possibilités que celles qu'on a déjà pratiquées. Une commande est de l'ordre du défi. Elle contraint à sortir d'une ornière personnelle qui se creuse plus profondément chaque fois... quoique les ornières soient intéressantes parce que c'est l'endroit par où l'eau peut s'écouler...

En quoi ce texte est-il plus destiné au plateau que vos textes romanesques... des textes que vous dites déjà ?

« Oui, je les entends. Peut-être que la plupart de mes textes sont faits d'une certaine façon pour le plateau, simplement les metteurs en scène ne font pas l'effort de s'y intéresser. Dans les années 1970, mes textes de jeunesse étaient écrits pour des lectures publiques. Je les écrivais parfois la veille. J'entends le texte avant de l'écrire. À force d'entendre ma propre voix, je rêve d'entendre le texte prononcé ailleurs, par un autre, devant une collectivité réunie. Ce moment éphémère de rencontre, est celui qui m'intéresse le plus. Je n'ai jamais eu accès à des théâtres importants, ça s'est toujours fait de façon presque confidentielle, mais j'aime ça. Le plateau est peut-être pour moi le seul lieu de vie d'un texte. J'aime qu'à un moment précis, un groupe de personnes de tous bords soit réuni et entende le même texte. Pour *Sister*, j'ai choisi la ballade, comme *La ballade des dames du temps jadis* ou que sais-je, mais sans métrique précise, pour donner une certaine souplesse à la parole, pour permettre à l'acteur d'agir devant le public.

Dès le départ, cette enfance, cette préadolescence, étaient-elles inscrites dans la pièce ?

« Oui, Héléne m'a donné une diapositive, l'enfant au soleil, comme un pic. Le frère et la sœur vivent le même être ensemble au soleil et c'est comme si la foudre, brusquement, tombait sur l'un d'eux. Pourquoi sur l'un et pas sur l'autre ? L'autre doit tenter de rejoindre celui qui a été touché.



Sister d'Eugène Savitzkaya, mis en scène par Héléne Mathon. © Romain Etienne / Item.



Sister d'Eugène Savitzkaya, mis en scène par Héléne Mathon. Photo : Romain Etienne / Item.

Et la foudre affecte en premier lieu le langage.

« Bien sûr.

La figure du « fou » est très présente chez vous. Elle est réaffirmée dès la première page de votre dernier roman, *Fraudeur*.

« Cette page est une sorte de manifeste. J'ai été en contact avec des personnes considérées comme « zinzins » – j'aime beaucoup ce mot – qui avaient une parole si nouvelle, si riche, tellement plus intéressante que celle des gens normaux qui ont peur d'en dire trop, de faire des confidences et qui se cachent, qui s'enferment dans une sorte de carapace. Les « zinzins » ont eux aussi leur carapace mais ils laissent filtrer des choses essentielles. Héléne m'avait dit que nombre de sdf, de clochards étaient des schizophrènes. Sans doute l'étaient-ils avant d'être rejetés par leurs familles.

Le paradoxe, sur cette question de la schizophrénie, c'est que j'ai lu *Sister* hors toute notion psychiatrique...

« ... c'est très bien, c'est le mieux...

... et ça me gêne de le voir tout d'un coup couvert, étouffé, par ce terme très lourd de schizophrénie...

« ... nous ne voulions pas parler du mot, il ne devait pas être prononcé dans le texte...

... il n'est pas prononcé mais je vois qu'il ouvre à des débats sur la maladie mentale.

« Avec Héléne, nous avons fait un petit séjour à la clinique de La Borde. Quand on arrive dans les lieux, c'est très difficile de percevoir qui est fou et qui ne l'est pas, qui sont les infirmiers et qui sont les patients. C'est un lieu si beau, où règne une telle courtoisie, que vraiment, j'aimerais bien y finir mes jours. Je serais très bien là, beaucoup mieux que dans une maison de vieux, j'y serai à ma place. Enfin !

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier

Sister d'Eugène Savitzkaya, mis en scène par Héléne Mathon a été créé aux Subsistances à Lyon le 26 novembre.

Eugène Savitzkaya, qui vient de recevoir le prix Rossel pour *Fraudeur* sera fêté le 16 décembre à 19 au Centre Wallonie-Bruxelles, Paris.

À paraître, « Schizo sur un plateau » la chronique de Jean-Louis Perrier dans le n°81 de *Mouvement*, en kiosque le 23 décembre 2015.

SISTER AUX SUBSTANCES DE LYON

30 novembre 2015 Par [Elodie Martinez](#) | 0 commentaires

« C'est l'histoire de frère, l'histoire de soeur. L'histoire de deux enfants blonds du palais lumineux. Ils feront le serment solennel de rester unis. Pour désarmer et dissoudre les ligues factieuses. Pour défendre et développer les libertés démocratiques. Et pour assurer la paix humaine. Il écrira plus tard des poèmes. Elle criera contre l'adversité. Il deviendra gros, mangeant à toute heure du jour et de la nuit pour se fabriquer une graisse protectrice, une cuirasse de pachyderme, un scaphandre de sauvetage, une tenue de cachalot... »

Note de la rédaction : ★★☆☆☆

Hélène Mathon, auteure, comédienne et metteuse en scène, a commandé le texte de *Sister* à Eugène Savitzkaya qui a déjà publié divers recueils de poèmes et des romans. Au coeur du texte, un frère et une soeur devant vivre avec la schizophrénie du premier.

Au commencement de la pièce, une toile blanche éclairée à contre-jour sur laquelle naît sous les mains de Béragère Vallet que l'on ne voit pas une sorte de tâche noire, de façon apparemment anarchique. Un coup de noir par-ci, un autre par-là, puis les coups se rejoignent pour donner des formes et évoluer, laissant le public y voir ce qu'il souhaite, rappelant le test de Rorschach, ce fameux test des tâches d'encre associé aux psychologues. Puis tout cela s'uniformise pour ne former qu'une sorte d'énorme tâche noire qui sert de toile pour faire apparaître le frère et la soeur, un arbre, un décor....

La majeure partie de la mise en scène est d'ailleurs dans ce jeu artistique relevé par Béragère Vallet tandis que le comédien Hubertus Biermann déclame le texte, marchant dans ce qui sert d'espace scénique, même si le véritable espace est ailleurs, entre la toile et le texte. Notons cependant quelques petits défauts dans la prononciation pas toujours très claire de l'orateur. Les mots sont parfois un peu mangés, comme si la bouche en était pleine... Certainement le micro dans l'acoustique de la salle n'aide-t-il pas pour cela.

Deux parties semblent se distinguer dans cette mise en scène : la première est celle durant laquelle seuls le noir et le blanc cohabitent sur la toile. Une très belle image naît d'ailleurs lorsque Hubert Biermann se trouve contre le fond, à contre-jour, apparaissant ainsi en blanc, paradoxalement aux dessins aux lignes blanches sur fond noir. Vient ensuite le temps où la maladie prend un nom, jamais prononcé toutefois. Les vies basculent, prennent un nouveau tournant. Le frère n'a-t-il déserté que l'armée ou bien aussi la réalité? Aux noir et blanc s'ajoute alors la couleur, mais par formes, par tâches, par coups et non par dessins.

Tandis que l'histoire se poursuit, les couleurs s'ajoutent pour former un monstre coloré en forme de poisson. Est-ce la maladie? Difficile à dire... Le narrateur enlève sa chemise, restant en marcel, puis fait une ouverture dans la toile. Il la soulève, l'enjambe, clôt son histoire avant de refermer ce bout de toile déchirée, nous laissant ainsi devant ce grand poisson que d'autres petits rejoignent...

Les oeuvres dites contemporaines sont souvent assez obscures pour la compréhension quand elles ne sont pas clairement expliquées. Il faut bien avouer que, si l'histoire des deux personnages est assez lisible et compréhensible, elle n'emporte pas aisément le public et l'on s'interroge sur le message de ce spectacle, même si l'on sait qu'il est « fait pour envisager ce qu'il nous reste d'accueillant pour le « différent » lorsqu'il nous est si proche ». Les sons, quant à eux, n'ont rien d'agréables, étant probablement là pour nous faire entrer, d'une certaine façon, dans l'esprit du frère.

©Romain Etienne / item

